

Qu'est-il arrivé à l'attaque stratégique ?

PAR LE LIEUTENANT COLONEL J. P. HUNERWADEL (C.F.), USAF



Toute guerre est une question de volonté. Ceux qui mènent une guerre appliquent la maxime de Clausewitz : « Imposer notre volonté à l'ennemi est l'*objet* [de la guerre]. Pour y arriver, nous devons rendre l'ennemi impuissant » (accent mis dans l'original).¹ Dans le cours de l'histoire, rendre l'ennemi impuissant a signifié le plus souvent le priver des moyens de résister en l'emportant sur les forces armées qu'il avait engagées. Il existe toutefois d'autres façons de rendre un ennemi impuissant ou, sinon, de le convaincre de se plier à notre volonté. Appelées collectivement attaque stratégique (*Strategic Attack* – SA), elles ont un pedigree historique dont l'ori-

gine est largement antérieure à l'attribution du nom.

Cet article examine certaines portions de ce pedigree, révèle son ancienneté et sa diversité, tout en se demandant ouvertement pourquoi aussi peu a été écrit sur le sujet. Bien qu'elle fasse depuis toujours intuitivement partie des outils à la disposition du commandant, la SA n'a néanmoins fait l'objet que d'une attention explicite limitée dans les documents traitant des méthodes devant être favorisées par les forces armées américaines. Cette documentation prend la forme officielle d'une doctrine interarmées, qui ne mentionne la SA que sept fois.² La publication interarmées (*Joint Publication* – JP) 3-0, *Joint*

Operations (Opérations interarmées), offre ce court paragraphe comme seule explication de la SA :

Le commandant de forces interarmées (*Joint Force Commander* – JFC) devrait envisager de mener des attaques stratégiques, lorsque c'est possible. Une attaque stratégique est une action offensive dirigée par un JFC contre une cible – militaire, politique, économique ou autre – choisie spécialement pour atteindre des objectifs stratégiques nationaux ou militaires. Ces attaques visent à affaiblir la capacité de l'adversaire à s'engager dans un conflit ou à poursuivre une action et pourraient en tant que telles faire partie d'une campagne ou d'une opération importante, ou être menées indépendamment conformément aux directives du président ou du [secrétaire de la défense]. Ces attaques peuvent en outre atteindre des objectifs stratégiques sans devoir obligatoirement atteindre des objectifs opérationnels au préalable. Parmi les cibles appropriées peuvent figurer, entre autres, les centres de gravité (*Centers Of Gravity* – COG) stratégiques de l'ennemi. Toutes les composantes d'une force interarmées peuvent disposer de moyens permettant de mener des attaques stratégiques.³

Jusqu'à un certain point, il n'y a rien à redire mais cela ne va pas très loin. On ne trouve aucune mention des meilleures méthodes employées dans le cours de l'histoire ni des aspects propres aux SA et susceptibles d'impliquer une considération doctrinale. Qui plus est, la doctrine interarmées n'aborde pas *la façon dont* de telles attaques atteignent des objectifs stratégiques sans atteindre des objectifs opérationnels au préalable. Elle déclare sans équivoque qu'un JFC « devrait envisager » une SA et implique tout aussi clairement qu'elle représente un emploi efficace de « toutes les composantes » d'une force interarmées. Pourtant, aucune doctrine interarmées n'existe sur le sujet, en dehors de cette brève mention. Par contraste, on trouve des livres entiers sur les barrières, les obstacles et les mines ainsi que sur l'utilisation des « conteneurs intermodaux » dans la hiérarchie de la doctrine interarmées.⁴ Ces importants sujets méritent sans aucun doute d'être amplement mentionnés dans la doctrine mais une forme de guerre qui pro-

met la neutralisation des COG de l'ennemi *sans* devoir combattre pour percer les forces ennemies ne mérite-t-elle pas elle aussi de recevoir un traitement doctrinal ?

Il faut reconnaître que la doctrine de l'*armée de l'air* inclut un livre entier sur la SA. (En fait, une nouvelle version améliorée fut mise en circulation en juin 2007.)⁵ Peut-être est-ce là que réside en partie la raison pour laquelle la doctrine *interarmées* n'en traite pas d'une façon plus approfondie. Nous reviendrons toutefois sur les raisons du manque d'une doctrine interarmées à la fin de cet article, après avoir examiné la SA plus en détail.

De quoi il s'agit

La définition que la doctrine interarmées donne d'une SA, citée plus haut – « une action offensive dirigée par un JFC contre une cible... choisie spécialement pour atteindre des objectifs stratégiques nationaux ou militaires » – ne révèle pas grand chose. Une définition interarmées antérieure décrivait une SA comme une « action offensive destinée à affecter directement les centres de gravité d'un adversaire. »⁶ La publication en vigueur de l'armée de l'air consacrée à la SA la définit comme une « action offensive choisie spécialement pour atteindre les objectifs stratégiques nationaux. »⁷ Ces définitions n'apportent que peu d'éclaircissements supplémentaires. Une ancienne définition en vigueur dans l'armée de l'air, à laquelle avait donné naissance un symposium d'officiers généraux réuni sur le sujet en 2002, est peut-être la plus éclairante (et certainement la plus précise) : « action offensive menée par les autorités de commandement visant à produire des effets qui permettent d'atteindre le plus directement nos objectifs de sécurité nationale en affectant le commandement, les ressources alimentant le conflit et/ou la stratégie d'un adversaire. »⁸ Cela place le sujet dans un contexte mieux défini. Pour le comprendre parfaitement, toutefois, on doit examiner cette définition dans tous ses détails.

« *Action offensive* »

La victoire exige normalement une action offensive ; la SA est par conséquent la portion proactive et agressive des opérations stratégiques, qui incluent également la défense stratégique (p. ex., la dissuasion nucléaire à l'époque de la guerre froide et le stationnement de missiles *Patriot* en Israël pendant l'opération *Desert Storm*) et d'autres actions stratégiques (p. ex., le pont aérien de Berlin), qui permettent toutes d'« atteindre le plus directement nos objectifs de sécurité nationale. »

« *Menée par les autorités de commandement* »

La définition interarmées offre l'option de confier la direction d'une SA au JFC. Une SA est très souvent menée par des composantes de la force interarmées, en particulier la composante aérienne et celle d'opérations spéciales ; les opérations de SA relèvent par conséquent de la compétence et de l'agrément des commandants de composante qui appuient les intentions du JFC. Inversement, une SA revêt souvent pour une campagne une importance et une sensibilité telles qu'elle est autorisée directement par des autorités nationales placées au-dessus du JFC, telles que le président, le secrétaire de la défense ou un commandant de forces combattantes. En fait, les commandants de forces combattantes autres que celui qui a nommé le JFC (tels que les chefs du *US Strategic Command* [STRATCOM] ou du *Special Operations Command*) peuvent parfois jouir de l'autorité de mener des opérations de SA dans la zone relevant du JFC, indépendamment des propres plan et intentions de ce commandant – ce qui est une des raisons pour lesquelles nous avons besoin d'une doctrine interarmées pour nous guider en matière de SA.

« *Visant à produire des effets* »

L'emporter sur des adversaires ou les soumettre par la force exige une SA basée sur les effets. Cela veut dire qu'on doit concevoir des actions à mener contre les systèmes d'un adversaire pour produire des effets désirés particuliers qui permettent directement d'at-

teindre des objectifs militaires et politiques, dont la réalisation donne naissance à un ensemble de conditions d'état final conférant un avantage permanent. On doit en outre le faire tout en évitant des effets inopportuns particuliers qui empêcheront la création de telles conditions. La conduite de la SA encourage l'adoption d'une approche basée sur les effets des opérations militaires.

« *Atteindre le plus directement nos objectifs de sécurité nationale* »

La formule est la clé de la compréhension de cet aspect de la SA. Il arrive souvent que l'accumulation d'actions tactiques contre les forces armées engagées par un ennemi offre également un moyen efficace d'atteindre des objectifs de sécurité nationale ; toutefois, il arrive fréquemment qu'elle ne représente pas le moyen le plus direct en termes de niveau d'effort ou d'objectifs sélectionnés. Une telle victoire tactique contre les forces engagées s'obtient à un coût plus élevé en termes de vies, de ressources financières, de temps et de possibilités. Il se peut donc que la SA se révèle aussi bien plus efficace que plus directe. L'ironie c'est que des historiens tels que B. H. Liddell Hart appellent les attaques qui contournent les forces ennemies « l'approche indirecte ». ⁹ Cela illustre à quel point l'idée de guerre force contre force est devenue profondément enracinée dans la mentalité militaire. La SA est en fait plus directe, cherchant à éviter les effets au niveau opérationnel de la guerre traditionnelle et à atteindre directement les objectifs stratégiques (voir la figure).

« *Commandement* »

Chaque système incorpore une fonction dirigeante d'un type ou d'un autre ; chaque système humain a un ou plusieurs dirigeants. Dans de nombreux cas, les attaques qui neutralisent ces dirigeants peuvent éliminer la résistance de l'ennemi, rendant celui-ci impuissant. Historiquement, comme nous le verrons, cela a très souvent impliqué une attaque visant directement les dirigeants au niveau stratégique ; en outre, nous disposons maintenant de la capacité d'attaquer l'infras-

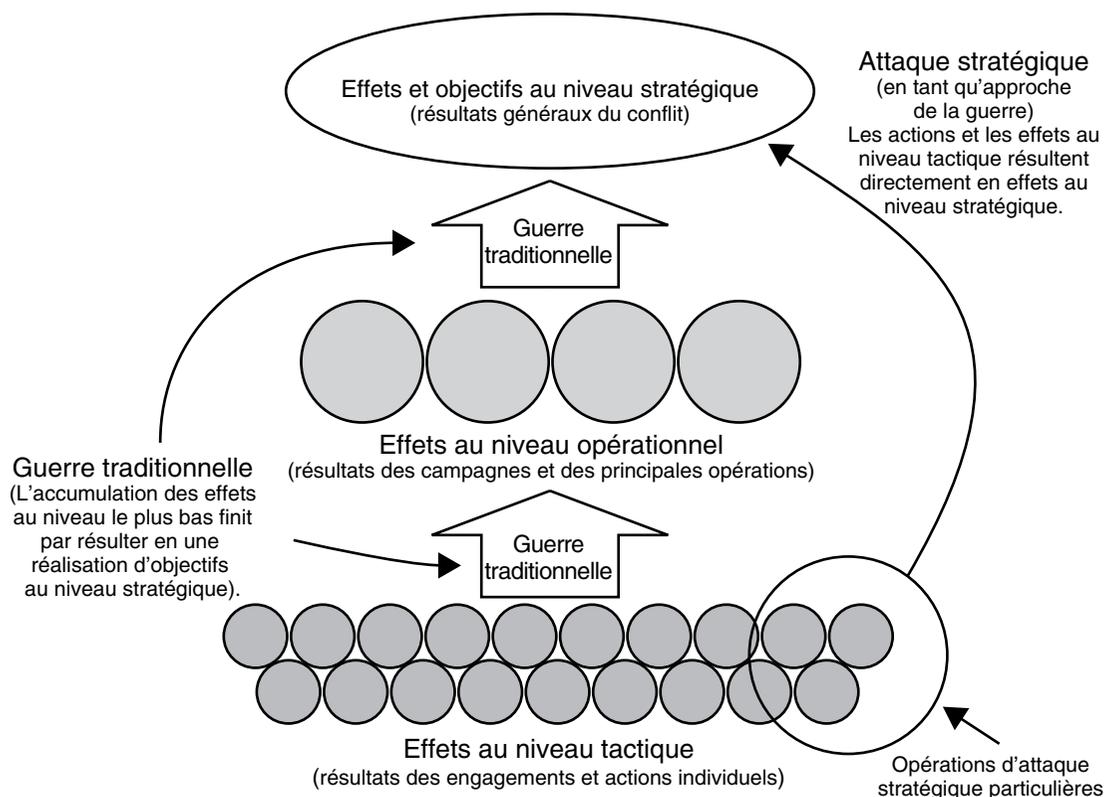


Figure. L'attaque stratégique et les niveaux de guerre. (D'après le document doctrinal de l'armée de l'air [Air Force Doctrine Document - AFDD] 2-1.2, *Strategic Attack* (Attaque stratégique), 12 juin 2007, 8, https://www.doctrine.af.mil/afdcprivateweb/AFDD_Page_HTML/Doctrine_Docs/afdd2-1-2.pdf.)

structure qui soutient cette fonction de commandement et la lie au reste du système. Bien entendu, dans le contexte d'aujourd'hui, on doit mener des attaques contre le commandement conformément au droit de la guerre, qui maintient que les dirigeants doivent représenter des objectifs militaires légitimes.

« *Ressources alimentant le conflit* »

Il est souvent possible de prendre pour cibles les moyens qui permettent à un adversaire de mener ou de poursuivre un conflit. Les moyens que requiert la poursuite de la guerre moderne qui nécessite de vastes ressources

(même une guerre primitive s'appuie sur des ressources d'une nature ou d'une autre) offrent de nombreuses cibles lucratives, accélèrent l'effondrement de l'ennemi et privent des commandants ennemis de certaines options.

« *Stratégie* »

Sun Tzu fit observer que, dans la guerre, la meilleure politique consiste à frustrer la stratégie de l'ennemi ; cela exige de considérer comme un danger ce que l'adversaire cherche à obtenir ou de le priver de la capacité de l'obtenir. La SA peut souvent priver un adversaire de choix stratégiques, dans de nombreux

cas conjointement avec la privation des ressources alimentant le conflit. Cela veut dire que la SA peut priver l'ennemi des moyens de s'engager dans un conflit ou de poursuivre certains choix stratégiques en employant des méthodes qui n'impliquent pas une destruction directe de ses forces armées.

Considérations particulières

De nombreuses considérations distinguent la conduite de la SA d'une guerre de contre-force plus traditionnelle. La sélection de cibles est différente, bien entendu, comme peuvent l'être les moyens employés pour les attaquer. La sophistication qu'exige la conduite avec succès de la SA contre les systèmes modernes impose un coût d'analyse du renseignement bien supérieur à celui qu'impliquent des opérations limitées à l'attrition des forces engagées par l'ennemi. Cela impose de développer la mise en commun du renseignement avec des organismes au niveau national et parfois même avec les services de renseignement de gouvernements étrangers afin de permettre une analyse correcte des systèmes. Les commandants doivent veiller à ce qu'un tel travail préparatoire soit effectué avant que des crises se développent et qu'un conflit s'ensuive. Dans les opérations de contre-force, il peut en outre arriver qu'il soit possible d'évaluer les progrès en comptant simplement le nombre de combattants ennemis tués ou la quantité de matériel détruit mais l'évaluation des effets de la SA demande une sophistication bien supérieure dans le choix des instruments de mesure et des indicateurs. Elle demande également une plus grande patience de la part des commandants et des autorités nationales dans la mesure où les progrès accomplis vers la réalisation des objectifs peuvent montrer peu de signes extérieurs jusqu'à ce que les objectifs eux-mêmes soient atteints. La doctrine interarmées ne fait toutefois aucune mention de ces considérations.

Ce que l'attaque stratégique n'est pas

La SA n'est pas synonyme de *nucléaire* ni d'*atomique*, comme l'impliquait la longue association entre le mot *stratégique* et *nucléaire* à l'époque de la guerre froide. On peut néanmoins

utiliser des armes nucléaires pour mener la SA, comme cela fut le cas lors du bombardement atomique du Japon en 1945. Dans le contexte de la SA, *stratégique* se réfère au niveau des effets – pas aux méthodes utilisées pour les créer. On peut potentiellement employer pour mener la SA *n'importe quel* système d'armes, même aussi simple que la lance et l'épée, comme le montrent de nombreux exemples dans l'histoire.

Exemples relevés dans l'histoire

Quelle est la source de ces informations sur la SA ? Est-il fait mention dans l'histoire d'un succès qui apporte une démonstration des meilleures méthodes ? Il en existe effectivement un bien que, naturellement, des attaques que nous considérerions comme SA aujourd'hui n'étaient pas qualifiées ainsi par les historiens.

Un cas précoce se produisit lors de la bataille d'Issos en novembre 333 av. J-C. Alexandre le Grand l'emporta sur les Perses lorsqu'il « chargea violemment à la tête de sa cavalerie le roi [des Perses] Darius lui-même, avec la volonté non pas tant de battre l'armée perse que de remporter la victoire de ses propres mains. »¹⁰ Alexandre chassa Darius du champ de bataille et lui arracha son empire. De même, lors de la bataille de Tours en 732 ap. J-C, l'infanterie franque de Charles Martel isola l'émir Abder Rahman, le commandant des forces musulmanes, et « le transperça de si nombreux coups de lances qu'il mourut, ce qui entraîna la fuite de toute l'armée [musulmane] devant son ennemi, » protégeant ainsi l'Europe occidentale d'autres avances musulmanes.¹¹ L'histoire du combat de David contre Goliath vient également à l'esprit. Dans le contexte des batailles de l'Antiquité, les forces terrestres menaient généralement une SA contre le commandement stratégique. Bien entendu, arriver jusqu'au chef impliquait généralement un certain degré d'engagement force contre force mais pas la défaite tactique totale de la force ennemie (comme dans la plupart des autres batailles de l'Antiquité). Il n'en reste pas moins que la longue existence

de la SA prouve son pedigree et le fait que les forces de surface peuvent la mener aussi bien que tout autre élément de la force interarmées. Bien que l'engagement force contre force ait décidé de la plupart des batailles, la SA (lorsque c'était possible) se révéla au moins un auxiliaire efficace de l'attrition et de l'annihilation, rendant les opérations militaires à la fois plus efficaces et d'une plus grande valeur opérationnelle. Certains pourraient considérer la célèbre marche à la mer du général William T. Sherman et le saccage de la vallée de la Shenandoah par le général Philip Sheridan pendant la guerre de Sécession comme des *campagnes* de SA, en ce qu'ils cherchaient à priver les Etats confédérés de ressources vitales alimentant le conflit tout en évitant un engagement direct contre les forces confédérées.

La SA a également eu sa place dans le cadre de ce que la doctrine interarmées en est venue à appeler « guerre irrégulière ». ¹² Entre 1899 et 1902, les Etats-Unis s'engagèrent dans une guerre visant à réprimer une insurrection contre l'autorité américaine aux Philippines. En laissant de côté la question de l'opportunité de cette expédition impérialiste, menée d'une manière sanglante et brutale par les deux camps, l'incident le plus célèbre de la guerre concerna la capture du chef de l'insurrection philippine Emilio Aguinaldo par des troupes américaines en 1901. On continue à s'interroger sur la légalité de la ruse employée pour capturer Aguinaldo vis-à-vis des règles de la guerre (des troupes américaines se firent passer pour des prisonniers d'éclaireurs philippins alliés, habillés en uniformes de l'armée philippine – pas américaine). Néanmoins, l'action mit en fait fin à toute résistance dans la plus grande partie des Philippines et représenta un emploi efficace de la SA par une force terrestre dans le contexte de la guerre irrégulière. ¹³

Les forces d'opérations spéciales (*Special Operations Forces* – SOF) jouent souvent un rôle crucial dans la SA. En 1943 des équipes de commandos norvégiens et britanniques détruisirent les réserves allemandes d'eau lourde et sabotèrent l'usine utilisée pour les produire lors d'une action qualifiée par le

responsable des opérations spéciales britanniques d'« acte de sabotage le plus réussi de toute la deuxième guerre mondiale. » ¹⁴ Cette action représenta également un exemple extrêmement frappant de SA conçue pour priver Hitler d'une option stratégique en l'empêchant de créer des armes de destruction massive (ADM).

De même, la campagne sous-marine alliée contre le Japon sur le théâtre du Pacifique pendant la deuxième guerre mondiale illustra une utilisation efficace de la SA contre les ressources : les sous-marins alliés firent un effort particulier pour *éviter* tout contact avec la marine impériale japonaise, s'attaquant au contraire directement aux navires de commerce. On reconnaît à cette campagne un rôle presque aussi décisif que le bombardement atomique du Japon dans l'imposition de la fin de la guerre mais elle démontre également l'emploi efficace de la SA par une force exclusivement navale. Il est évident que le bombardement atomique, qui en est peut-être l'exemple le plus célèbre, incarna la forme la plus pure de SA : le largage de deux armes qui obtinrent les effets stratégiques souhaités directement et presque immédiatement.

Puissance aérienne et attaque stratégique

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, les aéronefs devinrent l'un des systèmes les plus efficaces de conduite de la SA. En 1942, le lieutenant colonel Jimmy Doolittle et un petit groupe de bombardiers B-25 opérant depuis des porte-avions patrouillant dans le Pacifique central menèrent un exemple presque aussi « pur » de SA. Evitant les défenses aériennes japonaises, les raids ne causèrent que des dommages insignifiants au potentiel de l'ennemi. Bien que destinée essentiellement à renforcer le moral aux Etats-Unis et à prouver que les forces alliées pouvaient effectivement frapper le Japon, cette action eut des conséquences stratégiques d'une plus grande portée. Elle révéla d'abord aux responsables politiques du Japon la vulnérabilité du pays, ce qui conduisit à un redéploiement stratégique

de ses forces aériennes de la Chine à l'archipel métropolitain causant essentiellement une attrition virtuelle des capacités de l'ennemi en Chine. L'attaque convainquit ensuite l'état-major général japonais à poursuivre la ligne de conduite qui mena à la bataille de Midway et à une défaite décisive de la marine impériale japonaise. Dans ce cas, la SA facilita grandement les campagnes simultanées en cours au niveau opérationnel et raccourcit en réalité la guerre dans le Pacifique.

Pendant l'offensive multinationale de bombardement en Europe lors de la deuxième guerre mondiale, les attaques aériennes alliées menées contre le réseau ferroviaire et les voies d'eau intérieures de l'Allemagne portèrent un coup fatal à l'économie de ce pays. Bien que la capacité de production des usines individuelles ait augmenté pendant la plus grande partie de 1944, l'interruption des transports faillit paralyser la totalité de l'économie, priva presque l'Allemagne d'électricité (par suite de l'interruption des transports de charbon) et entrava grandement le mouvement des armées ennemies. Ces efforts auraient pu suffire à mettre fin à la guerre en Europe si la résistance allemande ne s'était pas effondrée simultanément sur le terrain. « L'attaque de l'infrastructure de transport fut le coup décisif qui désorganisa complètement l'économie allemande. Elle fit baisser la production de guerre dans toutes les catégories et rendit difficile l'acheminement de cette production jusqu'au front. L'attaque limita également la mobilité tactique de l'armée allemande. »¹⁵ Cela représenta essentiellement une attaque fatale contre une ressource alimentant le conflit.

L'élément de SA de l'opération *Just Cause au Panama* in 1989 – la destruction de la *Comandancia* du dictateur panaméen Manuel Noriega par des avions d'attaque, par exemple – perturba ses moyens de commandement et de contrôle et contribua à définir le contexte de son isolement et de sa capture ultimes par les forces américaines. De même, la vaste portion de SA de l'opération *Desert Storm* perturba le système de commandement et de contrôle de Saddam Hussein en neutralisant un grand nombre de ses mécanismes de contrôle du régime, conduisant presque à la

chute de ce dernier à la suite de la campagne terrestre qui expulsa ses troupes du Koweït. Lors de l'opération *Allied Force*, la SA menée par les forces aériennes multinationales força le dictateur serbe Slobodan Milosevic à retirer ses forces du Kosovo.

Le cas de *Allied Force* est intéressant dans le contexte de la SA pour deux raisons. La première est que la vraie portion de SA de la campagne commença tard, après l'échec de nombreuses semaines d'attaques aériennes directes contre les forces engagées par les Serbes. La deuxième est que la sélection des objectifs de la SA était très sophistiquée. Les stratèges de la coalition choisirent de viser sélectivement les industries et entreprises associées aux copains kleptocrates de Milosevic. Ils combinèrent des attaques physiques contre ces installations à des attaques cyber spatiales sur les copains eux-mêmes (p. ex., télécopies personnelles les avisant du bombardement de leurs entreprises). Bien que nous ayons visé l'infrastructure civile pour affaiblir le soutien populaire de Milosevic, ces assauts non létaux ne causèrent aucun dommage durable (p. ex., attaques par bombes à filaments de carbone contre les installations électriques causant des pannes de secteur temporaires).¹⁶ A la différence de l'action de contre-force de la coalition, la SA se révéla efficace pour mener cette campagne particulière à une fin souhaitable.

Ce succès ne montre toutefois pas la voie de ce que le commentateur Ralph Peters a appelé la « guerre immaculée ». ¹⁷ Les campagnes dans lesquelles une SA non destructrice remporte la victoire seront l'exception rare, pas la règle. La SA est très efficace lorsqu'elle est menée de concert avec d'autres efforts, y compris des opérations de contre-force. L'opération *Iraqi Freedom* offre un meilleur modèle. Cette campagne commença par une tentative infructueuse mais néanmoins perturbatrice de meurtre de Saddam et la SA se poursuivit pendant le reste du temps, perturbant les fonctions de commandement, interdisant l'accès aux ressources alimentant le conflit et neutralisant les sites irakiens soupçonnés d'abriter des ADM. Nous avons utilisé la SA pratiquement de la même façon lors de

Desert Storm – ou d’ailleurs de la deuxième guerre mondiale. Quel que soit le moyen employé pour la mener, la SA aide la force interarmées/multinationale à saisir l’initiative, à perturber le cycle et le calcul décisionnels de l’adversaire, à affecter de façon cruciale les COG stratégiques de l’adversaire et à établir par ailleurs les termes du conflit de la manière et à l’heure de notre choix. Elle représente un élément vital de la stratégie détaillée et de la conception opérationnelle.

C’est certainement ce que pensent nos ennemis : ils menèrent ce qui constitue l’un des exemples de SA les plus spectaculaires contre nous, les attaques du 11 septembre contre le World Trade Center et le Pentagone, allant même jusqu’à choisir des avions comme armes. Il reste à voir si leur emploi de la SA a réussi mais il est certain qu’il a eu des conséquences stratégiques profondes. Par exemple, nous utilisons aujourd’hui la SA dans des opérations en cours dans le cadre de la guerre planétaire contre le terrorisme pour interdire à nos ennemis l’accès à des ressources vitales telles que les avoirs financiers alimentant le conflit et éliminer le commandement légitime des forces combattantes de l’ennemi, tel qu’Abu Musab al-Zarqawi. La chasse à al-Qaida et aux autres chefs terroristes se poursuit quotidiennement dans le cadre de la guerre en cours (exécutée en grande partie par des éléments autres qu’aériens de la force interarmées). Maintenant que des troupes sont présentes dans des endroits tels que l’Irak et l’Afghanistan, la SA redeviendra de nouveau le domaine de toutes les composantes des armes et fonctionnelles de la force interarmées.

Silence interarmées

Comme nous l’avons vu, la SA reste distincte des autres opérations et a pour antécédents historiques les meilleures (et les pires) pratiques. Elle exige également que les commandants prennent en considération des facteurs suffisamment différents de ceux des autres opérations pour mériter d’être traitée dans la doctrine. Pourquoi donc ce silence relatif dans la doctrine interarmées ?

La réponse à cette question en laisse beaucoup mal à l’aise. L’explication la plus simple est que la principale opposition à la SA dans la doctrine interarmées vient des forces terrestres, qui la voient comme une menace à ce qu’elles perçoivent comme leur statut d’arme décisive de l’instrument militaire de la puissance américaine. Le fait que la puissance aérienne interarmées et les SOF mènent aujourd’hui l’essentiel de la SA agit comme une source d’irritation dans la mesure où de nombreux membres des forces terrestres – l’armée de terre et le corps des marines – considèrent ces composantes de la force interarmées comme de simples éléments de soutien de leurs armes décisives. Une telle réaction peut se comprendre jusqu’à un certain point : des armées affrontent d’autres armées et les commandants des forces terrestres pensent en termes de défaite des forces ennemies. Cette situation a créé une culture riche en traditions et un attachement émotionnel au concept de guerre d’attrition force contre force. On trouve difficile de *ne pas* devenir affecté émotionnellement lorsqu’on pense au sacrifice des hommes (et maintenant des femmes) en uniforme qui ont donné leur vie pour faire avancer les causes de l’Amérique lors d’engagements force contre force. Se peut-il pourtant qu’il existe un préjugé contre la SA dans certains cercles interarmées à cause de la perception qui veut qu’elle mette la puissance aérienne et les SOF sur un pied d’égalité dans la quête de la position décisive ? Les tenants de l’emploi de la SA doivent faire attention de ne pas trop insister sur des aspects tels que son caractère air centrique apparent. Les éléments de la force interarmées peuvent tous mener la SA, tous les commandants interarmées doivent connaître la meilleure façon d’utiliser leurs forces pour la mettre en application. Dans l’environnement interarmées/multinational intégré d’aujourd’hui, nous devrions penser en termes de défaite de *l’ennemi*, pas seulement de ses forces. Encore une fois, toute guerre est affaire de volonté et de plier l’ennemi à la nôtre. La SA peut constituer une partie vitale de l’action visant à rendre l’ennemi impuissant et à créer les condi-

tions qui garantissent le maintien de notre avantage.

Certains éléments de la communauté interarmées ont néanmoins résisté à la SA en termes proactifs et émotionnels. Il fut un temps où il existait un avant-projet de publication interarmées – la JP 3-70, “*Joint Strategic Attack*” (Attaque stratégique interarmées) – qui, à différentes périodes, jouissait du parrainage de l’armée de l’air et du STRATCOM mais certains éléments de la communauté de la doctrine interarmées la combattirent farouchement. Elle fut annulée sur l’ordre de certains représentants des autres armes, qui estimaient qu’une référence en passant à la SA dans la JP 3-0 constituait un traitement acceptable. La publication réapparut brièvement sous la responsabilité du STRATCOM mais un colloque de doctrine interarmées réuni en 2005 décida de s’en débarrasser une nouvelle fois. Depuis lors, personne n’a essayé de la faire renaître ni d’élaborer une doctrine qui exprimerait correctement et fidèlement les caractéristiques propres à la SA à l’intention d’un public interarmées. Pendant la coordination de la préparation du document, des doutes naquirent à propos de la qualité des avant-projets présentés (il peut être difficile d’écrire sur la SA, en particulier si on n’en est pas un praticien) mais ses adversaires maintinrent que nous n’en avons pas besoin – qu’il en était déjà traité suffisamment dans la doctrine interarmées. Cet argument est à pre-

mière vue fallacieux. Comme indiqué plus haut, nous disposons d’une abondance de doctrine dans des domaines tels que la guerre des mines et les conteneurs intermodaux (tout cela sans doute très utile) mais d’un seul paragraphe sur la SA. Il ne fait aucun doute qu’une forme de combat a) que les commandants ont largement utilisée dans le passé, b) qui fait intervenir des considérations qui lui sont propres si on la compare à la guerre force contre force traditionnelle et c) qui risque de soulever des questions potentiellement controversées de commandement / contrôle et d’exécution mérite un traitement plus approfondi dans la doctrine interarmées.

La communauté de doctrine interarmées doit mettre de côté toute résistance émotive au concept de SA et au mythe selon lequel la SA implique un effort de la part des « cowboys » de la puissance aérienne de faire cavalier seul. Les éléments qui, au sein de la communauté interarmées, approuvent la SA doivent éviter de faire trop de promesses et laisser de côté toute idée qu’elle conduira à une « guerre immaculée », en réalisant qu’elle ne représente qu’un outil dans la panoplie du commandant. Grâce à son pedigree et à son caractère distinctif, la SA mérite néanmoins qu’on lui accorde une place permanente dans la hiérarchie de la doctrine interarmées. Nous avons besoin d’une publication de doctrine interarmées consacrée à l’attaque stratégique. □

Notes

1. Carl von Clausewitz, *On War* (De la guerre), annoté et traduit par Michael Howard et Peter Paret (New York: Knopf, 1993), 83.

2. Quatre fois dans la publication interarmées (*Joint Publication – JP*) 3-0, *Joint Operations* (Opérations interarmées), 17 septembre 2006, et trois fois dans la JP 3-30, *Command and Control for Joint Air Operations* (Commandement et contrôle des opérations aériennes interarmées), 5 juin 2003.

3. JP 3-0, *Joint Operations*, III-21 à III-22.

4. JP 3-15, *Barriers, Obstacles, and Mine Warfare for Joint Operations* (Barrières, obstacles et guerre des mines pour les opérations interarmées), 26 avril 2007 ; JP 4-01.7, *Joint Tactics, Techniques, and Procedures for Use of Intermodal Containers in Joint Operations* (Tactiques, techniques et

procédures d’emploi des conteneurs intermodaux dans les opérations interarmées), 7 janvier 1997.

5. Document doctrinal de l’armée de l’air (*Air Force Doctrine Document – AFDD*) 2-1.2, *Strategic Attack* (Attaque stratégique), 12 juin 2007.

6. JP 3-70, “*Joint Strategic Attack*” (Attaque stratégique interarmées), troisième avant-projet, mars 2005, I-1 (copie conservée au *Air Force Doctrine Development and Education Center*, Maxwell AFB, Alabama).

7. AFDD 2-1.2, *Strategic Attack*, 2.

8. AFDD 2-1.2, *Strategic Attack*, 30 septembre 2003, 1. La version du 12 juin 2007 utilise une modification de la définition interarmées. Bien que préférable dans la mesure où elle offre un certain degré d’« intéressement interarmées », la nouvelle définition n’est pas descriptive.

9. B. H. Liddell Hart, *Strategy* (Stratégie), 2ème éd. rév. (Londres : Plume, 1991), 383.

10. Diodorus Siculus, *Bibliotheca Historica*, traduit en anglais sous le titre *Library of History* (Bibliothèque historique) par C. H. Oldfather (Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press, 1935), livre 17, section 23.1-3.

11. Chroniqueur arabe anonyme du huitième siècle, cité dans Edward Creasy, *The Fifteen Decisive Battles of the World from Marathon to Waterloo* (Les quinze batailles décisives de l'histoire du monde de Marathon à Waterloo), (Whitefish, Montana: Kessinger Publishing, 2004), 144.

12. La guerre irrégulière est « une lutte violente entre acteurs étatiques et non étatiques pour acquérir légitimité et influence sur la population concernée. JP 1, “*Doctrine for the Armed Forces of the United States*” (Doctrine à l'intention des forces armées des Etats-Unis), avant-projet final-révision coordonnée, 27 octobre 2006, I-2.

13. Max Boot, *The Savage Wars of Peace: Small Wars and the Rise of American Power* (Les guerres sauvages pour la paix : Les guerres limitées et la montée de la puissance américaine), (New York: Basic Books, 2002), 99–128.

14. *Wikipedia: The Free Encyclopedia*, s.v. “*Norwegian Heavy Water Sabotage*” (Le sabotage de la production norvégienne d'eau lourde), http://en.wikipedia.org/wiki/Norwegian_heavy_water_sabotage.

15. *The United States Strategic Bombing Surveys (European War) (Pacific War)* [Les évaluations des bombardements stratégiques américains (guerre en Europe) (guerre du Pacifique)] (1945 ; réimpr, Maxwell AFB, Alabama: Air University Press, 1987), 30.

16. Voir par exemple, “*CBU-94 'Blackout Bomb,' BLU-114/B 'Soft Bomb,'*” (La bombe de black-out CBU-94, la bombe anti-installations électriques à dommages collatéraux minima BLU-114/B), *Federation of American Scientists Military Analysis Network*, 7 mai 1999, <http://www.fas.org/man/dod-101/sys/dumb/blu-114.htm>.

17. Ralph Peters, “*The Myth of Immaculate Warfare*” (Le mythe de la guerre immaculée), *USA Today*, 5 septembre 2006, http://www.usatoday.com/news/opinion/editorials/2006-09-05-warfare-edit_x.htm

Les chefs doivent effectuer leur mission avec les ressources dont ils disposent. Ils doivent réussir ! Cela fait partie du rôle du dirigeant et du leader. Les commandants ne partent jamais en guerre avec toutes les ressources dont ils pensent avoir besoin — ils doivent équilibrer leurs insuffisances pour accomplir leur mission.

Général Stephen R. Lorenz, USAF
Air & Space Power Journal en français, Été 2006